Recueil de nouvelles

Des ronds dans l'eau

Atelier d'édition
Paris IV-Sorbonne

Crédits

Couverture :
Drop, photo de Yogendra Joshi

Illustrations :
Roselyne Ganneau (*In Absurd We Trust*, *Parfum d'hiver*, *Au bord de l'eau*, *In Vacuus Veritas*)
Véronique Pennelle (*Au bord de l'eau*)

http://recueilnouvelles.canalblog.com
http://www.facebook.com/recueildenouvelles

Des ronds dans l'eau

Max Aurel • Eric Fesquet
J. M. Sire • Earane

Nouvelles rassemblées par

Hélène Boutin
Elodie Ganneau
Margot Miriel

Atelier d'édition
Paris IV-Sorbonne

Sommaire

p. 5 : Avant-propos

p. 6 : *In Absurd We Trust*, de Max Aurel

p. 12 : *Parfum d'hiver*, de Eric Fesquet

p. 16 : *In Vacuus Veritas*, de J. M. Sire

p. 19 : *Au bord de l'eau*, d'Earane

Avant-propos

C'est dans le cadre d'un atelier d'écriture éditoriale que ce livre numérique a été réalisé. Par goût pour les formes brèves, nous avons choisi de publier un recueil de nouvelles. Parmi les textes qui nous ont été soumis, il s'est trouvé quatre nouvelles qui se sont singularisées par leur traitement d'un même thème fort, malgré leur apparente disparité.

Dans ces textes, point de héros, point d'aventures. On y chercherait en vain, ainsi que le suggèrent les illustrations un peu floues, en nuances de gris, des sensations, de la beauté, une quête d'idéal. La seule histoire est celle de personnages qui se débattent pour nier le vide de leur existence. En jouant de très près avec la mort, en faisant de « l'absence » l'incarnation suprême de l'art, en contemplant vainement un Autre fantasmé, inaccessible. Les personnages dont vous vous apprêtez à faire la connaissance ne cessent de tourner autour de la béance de leur existence. Irrésistiblement attirés par elle, ils ne s'en approchent jamais, comme pour la nier. Ils forment des cercles sans fin autour d'un point vide, un trou en eux qui est comme un gouffre, à l'image des ronds qui strient parfois la surface de l'eau. Ils ont beau tenter de vivre grâce à ces lignes aventureuses qui semblent se former à la surface de leur vie – et chacun a sa méthode : résoudre des énigmes, déclarer sa flamme à l'élue de son cœur, acheter l'insaisissable, sauter dans le vide –, l'existence de chacun poursuit son cours, comme si rien ne s'était passé : les ronds s'effacent, la surface de l'eau redevient lisse, image de la vie superficielle.

Mais le vide est aussi ce qui stimule les personnages. Chacun tente à sa manière d'y échapper, en le transcendant, en le niant. Ces tentatives singulières sont autant de masques. Les personnages ont « choisi le divertissement, et la chasse plutôt que la prise » (*Les Pensées*, Pascal, L 101). La prise est sans importance face au plaisir de la chasse, à l'oubli du vide qu'elle procure, aux buts illusoires qu'elle donne. Elle est un détour, le rond autour du cœur du cercle. Et, pour le lecteur, elle se présente comme une énigme car chaque texte a son mystère, dont la résolution est… dérangeante. La chute trouble toute l'intrigue, comme un caillou jeté dans l'eau brouille la surface de la mare en dessinant « des ronds dans l'eau ».

Mais qu'on ne s'imagine pas lire ici des textes graves, à la prétention sérieuse. Sur ces misères de l'existence humaine, le regard est amusé, parodique, grinçant, décalé, et il contribue grandement au plaisir de la lecture.

In Absurd We Trust

Max Aurel

Dimanche 26 juillet 2167 – Hells Canyon, Nord-Ouest de l'Oregon, États-Unis

4:34.47 p.m.

Salué par un concert de cris d'encouragement, John Stuart – jeune et riche rentier américain plutôt sain d'esprit – s'élance en rugissant vers le Hells Canyon… Il court le long d'une grande passerelle en plexiglas qui s'avance sur plusieurs centaines de pieds au-dessus du précipice, à une altitude de 2 350 mètres. Ses oreilles sifflent, le vent glisse sur sa biocombinaison aérodynamique et son crâne tondu. John est enivré par ses propres hurlements, auxquels se mêlent les battements de son cœur affolé.

Alors qu'il fonce comme un dératé en direction du vide, John passe devant son vieil ami Vladimir, riche fils d'oligarque russe. Ce dernier se tient sur une petite plateforme d'élargissement à l'avant de la passerelle, pour ne rien manquer du spectacle.

– Hey ! lance Vladimir d'un air envieux, profite bien de ton grand saut, mon salaud ! Et comme d'habitude, oublie pas de saluer le bon Dieu pour moi au

passage ! Je sais que je lui manque, alors qu'il se rassure : je lui rendrai bientôt visite, moi aussi… Hahaha !

John dépasse son ami sans l'entendre et atteint l'extrémité de la passerelle au maximum de sa vitesse de course. Il prend appui et s'élance en un bond prodigieux, écartant les bras pour réaliser le plus beau saut de l'ange de tous les temps. Les éclats de voix de Vladimir et des quelques spectateurs massés à l'entrée de la passerelle redoublent d'intensité.

L'espace d'un instant, le mouvement grotesque de John paraît suspendu dans les airs. Puis il plonge dans le vide et tombe comme un pantin désarticulé vers les profondeurs du Hells Canyon, à la vitesse de 190 km/h…

Durant les premières secondes de sa chute, chacun peut entendre son rire et ses cris de plaisir, comme autant d'échos euphoriques rebondissant sur les parois rocheuses.

John Stuart, submergé par l'adrénaline et pleurant de joie, s'écrase 38 secondes plus tard sur la rocaille qui tapisse le fond du canyon, de chaque côté de la rivière Snake. Son corps, broyé par la force de l'impact, est littéralement réduit en bouillie.

Le même jour, quelques minutes plus tôt…

Les deux compères prennent un verre à l'entrée de la passerelle, affalés sur leurs gros coussins transportables. Ils se prélassent sous le soleil de la côte ouest américaine. Vladimir rompt volontairement le silence en s'étirant bruyamment. Il ajuste ses vieilles Ray-Ban puis gratifie son ami John d'une tape dans le dos pour le tirer de ses rêveries :

– C'est bon, tu l'as prise ? Je commence à cramer, moi… Il faudrait pas trop traîner ! D'autant que la tempête de sable va nous tomber dessus dans moins d'une demi-heure – et comme elle est passée par la ville morte d'à côté, elle va ramener un tas de saloperies.

– C'est bon, répond John, je viens de l'avaler. J'attends encore cinq minutes.

Vladimir se redresse sur son coussin et ne peut s'empêcher de pouffer :

– Cinq minutes ? Je t'ai déjà dit qu'il faut pas se fier à la notice, ils rajoutent toujours trois fois trop de temps ! Un peu d'audace, que diable, c'est aussi ça qui crée le frisson ! Moi j'attends seulement quelques dizaines de secondes et ça suffit amplement…

– Oui, oui, je sais, coupe John. Toi t'es « un-fou-qui-n'a-peur-de-rien », je suis au courant… Tu fais ce que tu veux, mais moi j'ai pas envie de foirer mon coup ! Ce serait vraiment con d'y aller trop tôt. Rien que d'y penser, ça me coupe l'envie de sauter… Tu fais chier.

– OK, OK, oublie, désolé. En plus, quand on voit le prix que ça coûte ces saletés, ce serait dommage d'en gâcher une, hein ? On se comprend. Bon, et si on terminait cette fiole de Scotch, qu'est-ce que t'en dis ? J'en ai marre de trimballer mon verre.

– OK, cul sec pour se donner du courage !

Les deux amis engloutissent leur fond de whisky d'un trait et jettent leurs verres sur le sol. Une extase profonde et silencieuse illumine le visage de John,

tandis qu'il fixe sans les voir les petits morceaux de glace carbonée qui fondent dans la poussière ocre.

Finalement, il revient à lui et s'ébroue :

– N'empêche, quand je pense à ce que je vais faire ! C'est pourtant pas la première fois, mais j'ai toujours cette boule dans l'estomac. Cette appréhension naturelle impossible à éviter… Ce foutu instinct qui proteste et que personne n'écoute.

– Ouais… Ça veut aussi dire que la gélule fait pas complètement effet.

– Je te le fais pas dire. Je vais attendre encore un peu, tu m'en voudras pas ?

Le jeune Américain se lève pour se diriger vers le bord du précipice, comme hypnotisé. Vladimir le rejoint en sifflotant. L'immensité du Hells Canyon et la beauté désertique de cette terre rouge s'étendent devant eux. En se penchant légèrement, ils peuvent distinguer la rivière qui scintille au fond de la gorge, quelque 2 300 mètres plus bas.

John balance son coussin dans le gouffre, bientôt imité par son ami. Les deux coussins sont suffisamment légers pour être ballotés dans tous les sens durant leur chute, remontant parfois au gré des différents courants d'air qui traversent le canyon.

– Tsssss…, soupire Vladimir. Dommage que tu puisses pas te ralentir un peu en profitant du vent, comme ces trucs… Ça durerait plus longtemps !

Pour toute réponse, John hausse les épaules et, du pied, propulse une pierre dans le précipice. Il suit des yeux sa chute lourde et rectiligne jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ de vision, puis reste sans bouger, les bras croisés, le regard vide, perdu au loin.

– Bon, intervient Vladimir qui commence à trouver le temps long, toi tu t'en fous de prendre des coups de soleil, mais pas moi… Alors si tu veux y aller, n'hésite pas !

Ils retournent vers la passerelle. Vladimir jette un dernier coup d'œil en arrière :

– Tu sais, John, je t'envie en ce moment. Quand je vois la classe du décor, son petit côté cartoonesque de la vieille époque, comme sur les photos des anciennes cartes postales. Bon, ça pourrait être plus fun, et la chute sera assez courte, mais elle sera stylée. Presque poétique ! Tu as bien choisi l'endroit finalement… Quand je pense que mon grand saut est programmé dans deux mois, c'est atrocement long. Marre de ces restrictions.

– Chacun son tour, dit John avec un rictus. Depuis le temps que j'attendais le mien ! Oublie pas que la dernière fois c'était moi qui trépignais d'impatience en regardant tes conneries. J'ai été obligé de vendre pas mal d'actions et de vider un gros placement pour pouvoir me payer ça aujourd'hui : les prix montent ! Donc je compte bien en profiter.

– Tu m'étonnes ! Mais justement, t'as rien prévu de spécial ?

– Non. Ce sera moins cher. Je me suis dit que le cachet de l'endroit suffirait et j'ai décidé de faire ça le plus simplement possible. Comme les premières fois, tu vois ?

– Ouais, je comprends… Pas d'artifices supplémentaires : tu veux te focaliser sur les pures sensations, avoir le maximum d'impressions pour ressentir à fond le plongeon, etc.

– Voilà, y a rien de mieux en vérité. Je m'en rends compte avec la pratique !

– Si tu le dis. Personnellement, j'ai des idées sympas qui me trottent dans la tête, et en deux mois j'aurai largement le temps de tout peaufiner ! Ça vaudra le détour, crois-moi ! Je te laisse la surprise, mais je te donne quelques indices pour te faire saliver : holocams, retransmissions sur le Net, navette privée et… stratosphère.

– Haha ! Qu'est-ce que tu vas encore inventer, espèce de taré ?

Hilares, John et Vladimir atteignent la porte de la passerelle. Une dizaine de personnes se tiennent sur le toit-terrasse du luxueux café propriétaire de ce Skywalk dernière génération. Des amis proches des deux milliardaires qui attendent avec impatience que John s'élance. L'intéressé les salue brièvement pour calmer leurs sollicitations pressantes.

Il comprend leur frustration : ils n'ont pas assez d'argent pour se payer le même genre de coûteux plaisirs… Néanmoins, ils apprécient de se retrouver ici, aux premières loges, en tant que spectateurs privilégiés. John a grassement loué pour deux heures le petit complexe juché sur l'une des hauteurs les plus élevées du Hells Canyon ; aussi bénéficie-t-il d'une tranquillité et d'une liberté quasi totales.

– C'est OK, tu peux y aller maintenant ! s'écrit Vladimir en affichant un grand « 4:30 p.m » en 3D au-dessus du sol, avec sa montre holographique.

– Ouais, répond John. Bon, tu sais ce qu'il te reste à faire, n'est-ce pas ? Mais sois gentil : évite de me fracasser l'arcade comme l'autre fois, c'était assez gênant…

– Tu sais bien que quand je prends du plaisir à faire quelque chose, j'y vais pas de main morte, c'est le cas de le dire ! Pour moi c'est le meilleur moment de la journée.

– Allez, dit John en écartant les bras, vas-y, mais fais attention !

Après quelques moulinets, Vladimir arme son bras d'une façon théâtrale et écrase son poing de toutes ses forces sur le menton de son ami, lequel s'étale lourdement par terre. John se relève aussitôt, très calme. Il fait jouer ses cervicales, crache un peu de sang, enlève grossièrement la poussière ocre de sa biocombinaison, puis sourit comme si de rien n'était.

– Je suis prêt, baragouine-t-il, j'ai absolument rien senti… Par contre je crois que tu m'as déboîté la mâchoire, non ? Écoute comment je parle ! Et je bave, merde…

Vladimir, en proie à un fou rire, met plusieurs secondes à s'en remettre :

– Si tu voyais ta tronche, dit-il en se massant le poing, c'est insoutenable !

– Moque-toi, espèce d'enfoiré. Quand ce sera ton tour, fais-moi juste penser à prendre mon plus gros club de golf. Ça te fera peut-être ravaler ton foutu rire… Allez, trêve de plaisanteries, je crois que c'est le moment ou jamais ; ils s'impatientent là-haut.

– Cool, mais attends que je sois sur la passerelle, je veux pas en perdre une miette !

– Dépêche-toi, je m'échauffe les jambes et j'y vais.

– OK, donc on se retrouve comme d'habitude, dans trois semaines au labo. C'est ça ? Allez, John, fais-nous rêver ! Il s'agirait pas de décevoir tes fans. Hahaha !

Pendant que Vladimir rejoint la plateforme d'observation de la passerelle, John effectue quelques étirements. Après avoir sautillé sur place d'une façon particulièrement ridicule, il interroge son PDA et termine sa « préparation » en vérifiant que sa puce vitale émet correctement. Tout semble au point. Vladimir est désormais en place et, sur le toit-terrasse, on n'attend plus que lui. Alors, hurlant pour se donner du courage, John Stuart s'élance sur la passerelle, salué par un concert de cris d'encouragement…

Le même jour, trois minutes après le saut…

Vladimir quitte la passerelle et se dirige vers le café, les images du saut encore en tête. Il frissonne d'un plaisir anticipé. L'attente allait être longue pour lui… Il réfléchit à un moyen de réduire le délai et les coûts, mais une violente bourrasque l'extirpe de ses pensées. La tempête de sable est toute proche ; Vladimir peut voir les myriades de petits débris, détritus et autres papiers qu'elle charrie avec elle.

Soudain, un morceau de journal se plaque sur son visage. Il l'attrape en pestant, y jette un œil et reconnaît un vieil exemplaire du Néo York Times. Il aimait bien ce petit journal indépendant au ton décomplexé. Il parcourt les titres et se fige subitement, attiré par la photo d'un article… C'est lui, sur la photo ! Vladimir se souvient bien de ce numéro du 11 mai 2145. Il ne peut s'empêcher de relire le début de l'article :

Enquête inédite sur une nouvelle occupation à la mode chez les plus fortunés : la « résurrection programmée en série », qui détourne la sauvegarde biologique et mentale proposée par des firmes comme Reboot&Go, Many Lives ou encore Renaissance. Cette pratique jusque-là secrète et limitée – que beaucoup qualifient à présent de grave dérive éthique – semble connaître un véritable essor parmi la caste fermée des milliardaires.

Ainsi, contre d'énormes sommes d'argent, ces firmes accepteraient d'outrepasser leurs prérogatives initiales en fabriquant des clones à la demande ! Des clones intégraux, puisque la conscience virtuellement sauvegardée est réimplantée dans la reproduction synthétique du corps, conformément aux données enregistrées à partir du sujet de référence. Si le clonage intégral est toléré depuis quelques années pour des morts accidentelles et naturelles, ce n'est pas le cas pour des morts volontaires et répétées. Cette production en série n'est-elle pas illégale et condamnée par l'IABE, ainsi que par tous les pays signataires ? Et qu'en est-il de ce nouveau passe-temps à la mode chez les milliardaires en mal de sensations fortes ?

Voici en quoi consiste cette pratique : prendre un rendez-vous discret dans l'un de ces laboratoires pour mettre à jour ses données ; programmer la date de la résurrection – généralement le plus tôt possible pour éviter le déficit de temps – en la payant à l'avance ; trouver une façon originale et jubilatoire de se « suicider » dans l'intervalle ; ne surtout pas oublier de prendre la gélule miracle qui inhibe complètement la douleur et accroît les impressions sensorielles ; se tuer en essayant d'en profiter au maximum ; et à la date prévue revenir à la vie sous forme de clone intégral, comme si de rien n'était !

Le laboratoire s'assure de la destruction du sujet initial et le nouveau clone devient le nouveau sujet de référence. Ce ballet absurde peut ensuite continuer tant

que le milliardaire a suffisamment d'argent pour payer les résurrections, tant que les firmes acceptent de jouer le jeu, et tant que les pouvoirs publics ferment les yeux ! De nombreuses voix indignées s'élèvent pour dénoncer cette aberration qui produit en quelque sorte des « vies jetables ».

Pour la première fois, l'un de ces milliardaires a bien voulu répondre à nos questions [voir encadré]. Ce faisant, il lève le voile – avec un brin de cynisme et de provocation – sur cette pratique officieuse dont on ignorait l'ampleur et qui soulève d'importantes questions. Le récit de son dernier « suicide » en date fait froid dans le dos, car…

Vladimir éclate de rire au souvenir de l'interview et du « suicide » en question. Il avait organisé un duel au sommet avec un autre ami milliardaire : un combat à mort, à l'épée, dans le cratère d'un volcan en activité, avec un gros pari à la clé. Ça avait de l'allure ! Il avait remporté loyalement le combat et décapité son adversaire vaincu, mais son corps meurtri était irrécupérable et il s'était jeté dans le magma en fusion… Il n'avait pu économiser une résurrection, mais au moins il avait gagné le pari et l'argent qui l'accompagnait.

Il n'a malheureusement aucun souvenir réel de cet instant, ni de tous les autres, puisque la mémoire est détruite au moment du suicide. Mais il dispose des images de la scène et des bio-scans enregistrés par ses soins, qu'il consulte régulièrement. C'est le seul moyen de garder une trace et il ne comprend pas pourquoi John, lui, refuse de se filmer.

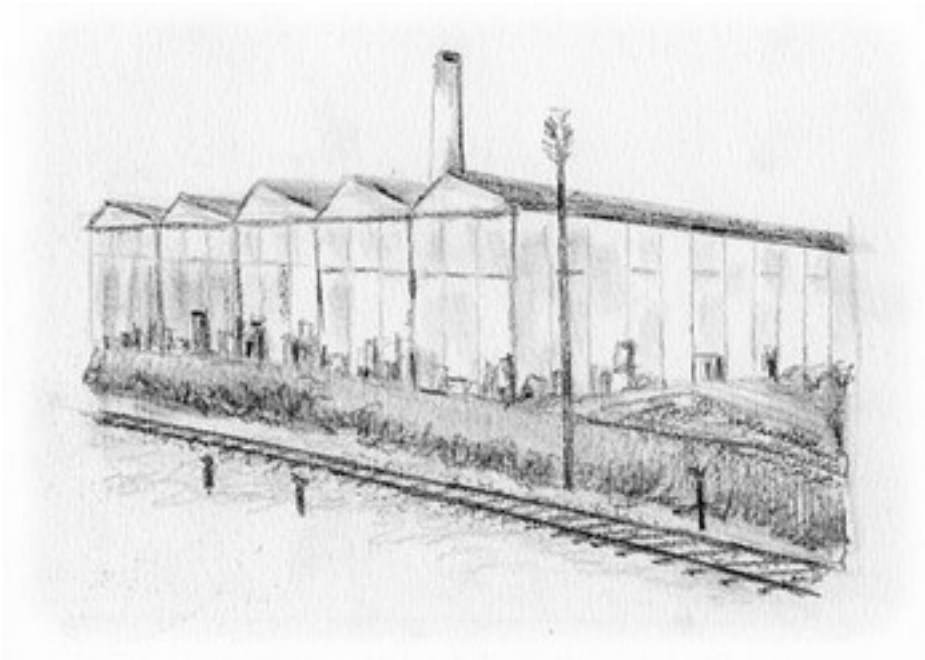
Vladimir regarde sa photo de plus près… Quelle sale tête ! La mode vestimentaire et faciale de l'époque était affreuse. Il tente vaguement de se souvenir de quelle version de lui-même il s'agit, en comparaison avec la version actuelle, mais il en est incapable.

Une autre bourrasque le frappe de plein fouet. Il avale du sable et relâche le journal qui s'envole à toute vitesse. La tempête l'assaille. Comme sa biocombinaison émet des signaux d'alerte, il accélère le pas pour se réfugier dans le café où il retrouve ses amis survoltés.

Emportés par le vent, le vieux journal et les détritus poursuivent leur course au-dessus de la passerelle et tombent dans le Hells Canyon, suivant le même chemin que John.

Parfum d'hiver

Eric Fesquet



Ça sentait la charogne. La veille encore, il avait fait un détour pour passer devant le bâtiment et l'odeur était insoutenable. Pourtant, il y avait bien longtemps que le site avait été nettoyé. Dans ce cas, d'où pouvait bien provenir cette odeur ? Une évacuation d'égout qui aurait cédé ? Le cadavre d'un animal venu mourir à cet endroit ? Norbert avait bien tenté de se raisonner en concluant qu'une odeur restait une odeur et qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat… Mais cette odeur l'obsédait et il comptait bien régler cette affaire au plus vite. Les énigmes, ça le connaissait, il en avait d'ailleurs fait son passe-temps favori depuis quelque temps. La veille, il avait réussi à retrouver la boucle d'oreille de la serveuse. Quelque part, résoudre ces mystères lui donnait le sentiment d'exister un peu dans une société qui lui faisait les gros yeux en le classant dans la catégorie des personnes « usagées », comme disaient parfois les enfants du quartier.

Ce jour-là, encore, il alla s'asseoir dans le bar, juste en face du magasin de chaussures, à sa place habituelle. La retraite était pénible à vivre. Cette triste réalité était dure à supporter, mais il fallait bien se rendre à l'évidence : il ne savait pas quoi faire de son temps libre. Alors il venait ici, maintenant ainsi un lien avec ses congénères, zieutant dans le journal local les nouvelles du bled où il avait passé sa vie.

Assis là, dans ce coin de bar mal éclairé, il passait totalement inaperçu. Au bout du comptoir, dissimulé derrière une pile de chaises et quelques pubs de cigarettes en carton, un juke-box flambant neuf diffusait en boucle le vieux *Come on, Let's Go* de Ritchie Valens, sorti de nulle part. Il y avait bien longtemps que personne ne lui avait proposé de taper le carton. Pourquoi les gens l'ignoraient-ils à ce point, lui qui faisait partie des personnalités les plus marquantes de la ville ? Encore une énigme à résoudre, sans doute.

Ce matin, à la une du journal, on pouvait lire que le nouvel abattoir rencontrait des difficultés à rentabiliser son investissement. En son for intérieur, il était ravi. Après tout, c'étaient ces étrangers qui l'avaient poussé à la retraite. Qu'ils aillent tous au diable. Toute sa vie, il avait travaillé dans l'ancien abattoir de la ville, un vieux bâtiment du début du siècle dernier qui empestait le sang, l'urine et le produit désinfectant bon marché. Jamais cet endroit n'aurait dû fermer ses portes. La ville avait perdu un peu de son âme ce jour-là et affichait désormais un taux de chômage irréversible de 30 %. La faute aux nouveaux venus, des Anglais qui avaient amené avec eux leurs propres employés, évitant du coup de piocher dans la populace locale, sans doute un peu trop bourrue pour des gens aussi distingués qu'eux.

Il retourna une nouvelle fois la question dans tous les sens : pourquoi l'ancien abattoir sentait-il encore aussi mauvais alors qu'il n'y avait plus rien là-bas depuis des années ? Il avait suffit à l'époque de quelques semaines seulement pour que l'excédent de merde qui recouvrait les écuries disparaisse de la circulation. Les bacs à déchets qui empestaient tant avaient été nettoyés et désinfectés pour être revendus par la suite... Même le panier de la trappe où se trouvait la pompe pour le recyclage avait été vidé et le puits condamné pour éviter tout accident.

Quand, le soir venu, il sortit du bar pour longer la voie ferrée, l'odeur l'assaillit aussitôt. Quelque chose lui intimait l'ordre de ne pas s'y rendre.

Avec le temps, l'endroit avait été envahi par les herbes, dont certaines atteignaient plus de deux mètres. C'était à peine si on distinguait l'entrée du bâtiment de la route principale. L'abattoir se trouvait légèrement à l'écart de la ville, néanmoins il était assez près pour une petite promenade. Un simple détour à pied et il pourrait ensuite passer à une autre énigme. Comme, par exemple, l'inexplicable disparition de son chien. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'il n'était plus là. Il ne le laissait pourtant jamais sortir seul. Depuis le décès de sa femme, c'était son seul compagnon. À la vue du panneau « Abattoirs », planté cinq cent mètres avant le bâtiment, un vieux souvenir émergea de sa mémoire, heureux celui-ci. Il était avec les copains dans le vestiaire, après une matinée passée à tuer et découper. Les cheveux pleins de débris et les mains graisseuses, ils étaient tous assis autour d'une bonne bouteille de Ricard, fêtant la naissance du dernier des enfants de la bande. C'était le bon vieux temps.

Il quitta la route principale et emprunta le chemin jonché d'herbe qui menait au vieux bâtiment. Cet endroit, tellement familier pour lui, était devenu la terreur des enfants de la ville. Ces petits garnements le disaient hanté par des animaux revenus se venger. Il les entendait souvent discuter entre eux quand ils venaient se bousculer au comptoir du bar pour quelques bonbons. Certains disaient même que le père de Truc ou la mère de Machin entendait parfois des cris d'animaux jusqu'aux portes de la ville.

Quand l'un de ces gamins avait la chance de retrouver un bout d'os ou même, *summum* du bonheur, un crâne encore intact, il devenait alors un dieu pour le restant de ses petits camarades. Parce que des vestiges, il y en avait, et pas qu'un peu. Ce qui était plutôt rare à l'inverse, c'était le courage pour aller dégoter ces trésors au milieu de la brousse. L'endroit avait tellement mauvaise réputation que personne ne venait y risquer ses frusques, à part peut-être certains êtres malveillants, qui erraient la nuit à la recherche d'endroits abandonnés pour s'adonner à leurs vices. Dans les commerces, on murmurait parfois que le puits n'avait jamais été condamné et que n'importe qui pouvait y tomber par mégarde et y mourir dans d'atroces souffrances.

Au loin, Norbert pouvait apercevoir le quai d'expédition. Il y avait encore le rideau en plastique transparent et le rail où l'on suspendait, dans le temps, les crochets sur roulettes pour faciliter le chargement des carcasses dans les camions frigorifiques.

La nuit tombait déjà, il ferait bien de rentrer à présent. Après tout, s'il voulait vraiment savoir d'où provenait l'odeur, il pourrait toujours revenir le lendemain. Mais il continua à avancer. Et si c'était Tobby qui se trouvait là-bas ? L'idée germait peu à peu dans son esprit. Son chien connaissait très bien cet endroit pour y avoir été plusieurs fois avec lui. Il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'il vienne traîner là après s'être échappé de la maison. Il avait peut-être eu un accident… Après tout, il était tellement vieux que même une promenade un peu trop rapide aurait eu raison de lui.

La façade du bâtiment avait perdu son blanc polaire d'autrefois. Depuis, des graffitis colorés proliféraient de tous côtés. Il y avait même une inscription, vraisemblablement écrite bien avant l'intervention des tagueurs : « Dardieu enculé ». Dardieu c'était leur patron de l'époque, celui-là même qui les avait mis sur le trottoir pour des raisons encore bien obscures aujourd'hui. Pour Norbert, tout n'avait été qu'une question d'argent. Dardieu avait dû accepter une proposition impossible à refuser. Il était vieux et n'avait aucun enfant… Avec la venue d'un concurrent sérieux dans la région, la partie était perdue d'avance et il n'aurait jamais pu vendre son entreprise par la suite. Sous la pression, il avait dû céder à leurs avances et lâcher son bébé pour un chèque inespéré. Le résultat était là, les nouveaux venus avaient laissé le bâtiment à l'abandon et ils étaient désormais les seuls « tueurs » dans la région, plus aucune ombre au tableau.

Au début, il ne distingua rien, seule l'odeur devint insupportable. Il se surprit à chercher des morceaux de cadavres dissimulés dans les hautes herbes. Comme certains jours, à l'époque, quand le local à déchets en avait trop « ras la gueule » pour accueillir de nouveaux restes. Il leur arrivait alors d'en balancer au loin. Jamais de grosses quantités, mais assez pour attirer quelques chats et chiens errants qui se chargeaient de les faire disparaître.

Il aperçut une ombre derrière le rideau transparent et se souvint alors être venu là récemment. C'était un matin de bonne heure, il y avait au moins deux ou trois semaines de ça. Ce matin en question, il avait pris Tobby avec lui.

Il s'arrêta à une dizaine de mètres. Il y avait bien quelque chose, là derrière. Il n'osa pas appeler. Son instinct lui dictait de rentrer chez lui au plus vite pour retrouver son fauteuil confortable au coin du feu.

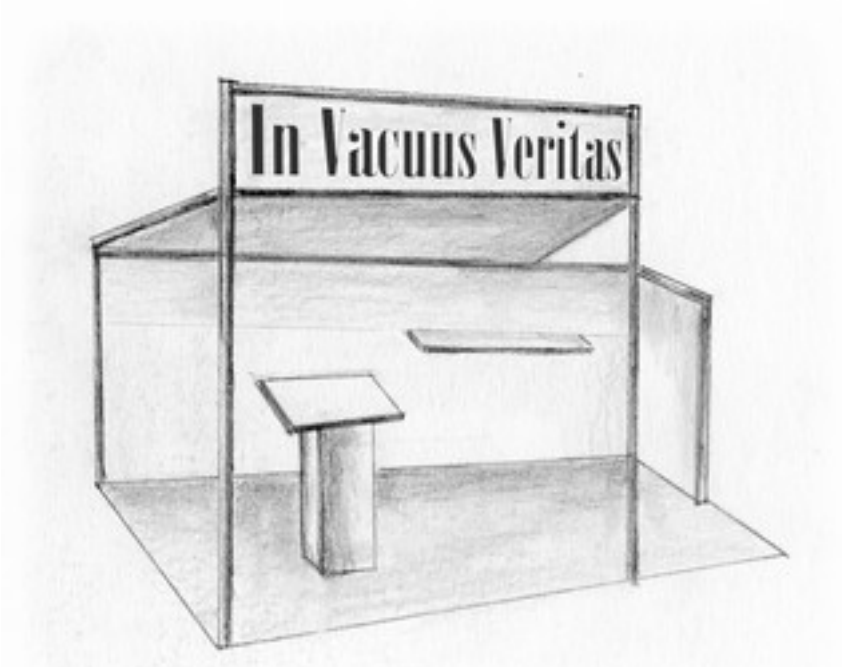
La dernière fois qu'il était venu là, il avait seulement remarqué l'espèce de patinoire qui s'était formée sur le quai. Avec le froid glacial qui régnait depuis quelques semaines, cela n'avait rien eu d'étonnant. D'ailleurs la glace était toujours là, recouvrant la quasi-totalité de la surface en béton. Rien ne semblait bouger, mais on pouvait néanmoins percevoir un bruit inquiétant provenant de l'intérieur du bâtiment. Avec les années, l'usure avait rendu le caoutchouc quasiment opaque, empêchant Norbert de voir ce qui se cachait là. Cela ressemblait malgré tout à une forme humaine, comme si quelqu'un était debout juste derrière le caoutchouc transparent. De là où il se trouvait, c'était juste une ombre, mais une ombre effrayante.

Quand il fut assez près pour écarter le rideau, il aperçut la silhouette remuer légèrement. Une respiration bizarre se fit entendre alors, comme si un asthmatique cherchait désespérément son souffle. Un grognement effrayant lui parvint et il recula légèrement. Le rideau s'entrouvrit soudain pour laisser passer un museau blanc tacheté de sang. C'était celui de Tobby. Agréablement surpris, Norbert allait le prendre dans ses bras quand il s'arrêta soudain dans son élan. Il y avait quelqu'un avec lui. Une paire de chaussures dépassait de sous le rideau, ainsi que des lambeaux de vêtements. Tobby portait encore sa laisse autour du cou. L'autre bout était solidement enroulé autour d'un poignet violacé qui pendait, inerte. La vision de cette main pourrissante faillit le faire hurler. Son chien s'avança davantage sur le quai en arborant ses chicots jaunis où pendouillaient encore des morceaux de chair solidement accrochés. Ce n'était pas après lui que Tobby en avait, il semblait même l'ignorer totalement. Non, il défendait juste son territoire et grognait tout ce qu'il pouvait en direction des buissons où venait d'apparaître un autre chien qui humait le parfum de la mort en soulevant légèrement son museau dans sa direction. Il finit par abandonner la partie et s'éloigna en direction de la ville. Avant que Tobby ne retourne à l'intérieur, Norbert eut le temps d'apercevoir l'état du corps. Celui-ci devait traîner là depuis des semaines. L'homme était mort de telle manière que l'on avait l'impression qu'il était debout. Il avait dû glisser sur la glace et se transpercer malencontreusement l'arrière du crâne avec un des crochets à carcasse qui était encore accroché au rail, lui perforant un œil au passage. Une de ses jambes ressemblait à un vulgaire fil électrique dénudé, terminé par un pied encore emprisonné dans sa chaussure. Avec frénésie, Tobby planta ses dents dans la seconde jambe encore bien charnue et le cadavre se balança de façon macabre, comme un pantin pendu au bout d'un fil.

Norbert repartit avant qu'il ne fasse vraiment nuit. Il pensa avec satisfaction qu'il avait réussi à résoudre deux énigmes en même temps : l'origine de l'odeur et la disparition de Tobby. Il se dit que le lendemain, il lui faudrait découvrir l'identité de cet homme et surtout, comprendre pourquoi celui-ci portait sa montre et son alliance.

In Vacuus Veritas

J. M. Sire



Alfonso Rodriguez Di Santo, artiste conceptuel en devenir, roula sa colonne en bois vers l'emplacement de l'exposition qui lui avait été attribué, dans le coin extrême gauche du bâtiment, entre le stand de restauration rapide certifiée bio et l'extincteur mural n°12. Une fois débarrassé des cartons qui y traînaient, et la poubelle repoussée à quelques encablures, l'endroit semblait parfait. Alfonso y redressa sa colonne et entreprit d'y clouer aux deux tiers de la hauteur un panneau rectangulaire blanc sur lequel il inscrivit en italique *In Vacuus Veritas*. Ces préliminaires terminés, il recula pour contempler son œuvre, le regard fier. Il ne lui restait maintenant plus qu'à trouver un acquéreur.

Grosmann, lui, n'était pas du genre créatif. Pour lui, l'art était avant tout un business, dans lequel il excellait, grâce à un nez rompu à capter les plus subtils effluves monétaires, avec l'instinct animal du découvreur de talents. Et justement, son instinct lui murmurait que ce coin-là n'était pas essentiel à l'épanouissement de son karma. Mais la foule affamée semblait en avoir décidé autrement et M. Grosmann finit par se retrouver inexorablement repoussé, son sandwich à la main, vers l'espace angulaire quelque peu déserté d'Alfonso :

« M. Grosmann ! C'est vraiment un plaisir de vous découvrir ainsi, à prendre un peu de votre temps si précieux, pour admirer ma nouvelle œuvre : je me

présente, Alfonso Rodriguez Di Santo, plasticien.

– Mgrmffeuemgreuffeu ! »

Effectivement, une bouchée entière de « pain-complet-crudité-poulet-sauce-mayo », cela n'aidait pas pour articuler correctement, mais quand on avait la chance de s'appeler Grosmann et d'être le magnat parisien du petit monde du marché de l'art moderne, une poignée de main graisseuse, furtive et fuyante, savait se suffire à elle-même. Dans un effort ultime, Grosmann avala sa bouchée à demi mâchée et finit par lâcher un prudent commentaire :

« Jolie colonne, vous l'avez sculptée dans quel bois ?

– En fait, je l'ai achetée chez Ikea, mais ce n'était pas exactement sur ça que je voulais attirer votre attention. Mon œuvre se trouve juste au-dessus, je vais vous montrer. »

Alfonso se mit à agiter les mains dans le vide juste au-dessus de l'extrémité de la colonne, délimitant les contours chaotiques d'un vague espace qui semblait naître de l'agitation frénétique de ses avant-bras. Grosmann le contempla, interdit, tout en souhaitant que son sandwich n'en finisse pas et que son masticage énergique lui évite d'avoir à prononcer la moindre parole pour les 27 minutes à suivre, car il en avait vu des illuminés durant sa longue carrière, des psychédéliques, des ténébreux apocalyptiques, des mystiques baignés par la lueur céleste de la divination ésotérique de l'éther… mais des artistes qui en venaient à transfigurer du vide en un acte artistique, franchement… ça lui faisait presque peur !

Heureusement pour lui, la capacité d'Alfonso à brasser de l'air frais avait apparemment attiré l'attention d'un couple bedonnant, à l'allure bien portante de commerçants de centre-ville, qui semblait fasciné par le ballet de ses mains couvertes de bagues.

« Je crois que vous avez des amateurs avertis qui s'intéressent à votre œuvre, chuchota Grosmann, je vous laisse. » Il s'éclipsa avec un clin d'œil qui se voulait complice, en prenant bien soin de contourner le couple à distance respectable et en se jurant, dorénavant, de cesser de fréquenter ces expositions minables perdues au milieu de nulle part.

Monsieur et madame Berlingot restèrent, eux, figés dans une terreur respectueuse en voyant Alfonso s'avancer dans leur direction en virevoltant. Madame donna un coup de coude à son mari, pour lui indiquer qu'il était temps pour lui de se manifester, et si possible sans lui faire trop honte, surtout devant quelqu'un qui semblait incarner le prochain Picasso en devenir. Mais Alfonso ne leur laissa pas la moindre chance de pouvoir se présenter. Il les captura aussitôt dans sa danse tourbillonnante, en les inondant d'un flot continu de mots insensés, en les emportant pour aller frôler « L'œuvre ». Devant leurs yeux ébahis, il réitéra le mouvement hypnotique de ses mains au-dessus de la colonne de bois, matérialisant à nouveau le non-matérialisé… les agitant dans tous les sens, à tout va, dans une frénésie incontrôlée… jusqu'à heurter la colonne et la faire basculer sur le sol en un immense fracas !

Madame Berlingot ne put contenir un grand cri d'effroi qui sortit, brut, de son ample poitrine décolletée et décorée de six rangs de perles. À ses côtés, son mari s'immobilisa, dans une crispation hystérique, les yeux fermés. Quand le silence s'imposa de nouveau, il ne restait plus debout qu'Alfonso, immobile, tenant avec précaution entre ses bras une zone de vide. Madame Berlingot se signa deux fois pour remercier Dieu d'avoir miraculeusement sauvé une telle œuvre d'une fin impie. Il n'en fallut pas plus pour libérer l'instinct protecteur de monsieur qui

sortit d'un mouvement prompt son carnet de chèques et son stylo Mont Blanc :

« Nous le prenons, haleta-il, nous le prenons !

– 3 200 euros, s'il vous plaît. »

Madame Berlingot escorta prudemment son mari vers la sortie de l'exposition, en veillant à libérer de son corps imposant un chemin sûr et dégagé, afin que personne ne vienne entraver l'avancée orgueilleuse de monsieur, qui la suivait, les bras chargés de leur précieuse acquisition. C'est rempli d'angoisse qu'il s'installa à l'arrière de la voiture familiale, les bras presque tétanisés à l'idée qu'ils puissent, par mégarde, se refermer sur le rien qu'il transportait. Il n'osait le déposer sur la banquette arrière de peur de ne plus pouvoir le retrouver ensuite. Et c'est débordant de soulagement que le couple fit tourner la clef dans la porte d'entrée de son pavillon. Madame oublia de se déchausser pour courir débarrasser le buffet du salon de tous les bibelots inutiles qui l'encombraient. Elle libéra en son milieu un grand espace vide où son mari vint déposer délicatement leur œuvre.

Ce fut pour eux comme une libération. Ils s'effondrèrent en sueur sur leur sofa en cuir blanc, en essayant de retrouver leur souffle et leurs esprits. La contemplation de ce chef-d'œuvre de l'art moderne, qui trônait à présent au centre du buffet, les comblait d'aise. Les bibelots repoussés sur les côtés créaient un espace dédié au vide, magnifié par la non-présence de la sculpture immatérielle d'Alfonso. Madame Berlingot laissa retomber sa tête sur l'épaule gauche de son époux, lui serrant la main de sa main moite et potelée, et ils restèrent ainsi, gonflés d'orgueil, dans une posture contemplative pré-coïtale, subjugués par leur nouvelle acquisition.

« Il faudra faire bien attention en l'époussetant… »

Au bord de l'eau

Earane

Dissimulé derrière les arbustes, Régis contemple une exquise beauté dont les cheveux auburn descendent en boucles rebelles dans le dos. Grande et fine, Sophie incarne pour Régis son idéal, son autre. Son corps élancé, ses jambes interminables, son petit grain de beauté sur la cuisse, ses yeux noisette. Tout en elle le chavire, le déboussole. Parfois, il se répète – comme pour s'en convaincre – qu'il n'est pas et ne sera jamais celui qu'il lui faut. Pourtant, il ne peut s'empêcher de songer à sa démarche, son parfum vanillé, ses rires espiègles. Souvent, en rêve, il lui tient la main, ils se promènent dans la forêt au clair de lune.

Il s'est bien gardé de parler de cela à ses amis : ils se moqueraient de lui s'ils savaient. Chaque jour, il vient se cacher derrière les buissons quand la jeune fille se délasse au bord de l'eau, au retour de l'école. Régis s'installe et patiente en observant sa chère Sophie. Sans se montrer, sans qu'elle ne le voie. D'ailleurs, n'est-ce pas mieux comme ça ? Que pourrait-elle bien lui trouver ? De petite taille, couvert de taches noires et d'une couleur de peau qui n'arrange, hélas, pas son cas. Autant dire que, physiquement, il n'a rien pour lui. En revanche, Régis est plein de qualités. Il joue de la flûte à merveille – il en est plus que fier – et c'est un formidable danseur acrobatique. D'un naturel généreux et serviable, il pense mériter sa chance auprès de la jeune fille.

Maintenant que Sophie trempe ses pieds dans l'eau fraîche de la rivière, Régis se dit qu'il faudrait malgré tout aller à sa rencontre. Mais que dire ? Pas la moindre idée. Le petit être ne sait pas comment s'y prendre et surtout, il a peur de la réaction de la jeune fille. Comment se comportera-t-elle lorsqu'elle le verra ? lorsqu'elle constatera qu'ils sont si différents ? L'antagonisme incarné, voilà ce qu'ils sont. Elle, si belle et lui, si… Mieux vaut éviter d'y penser. Secrètement, il espère qu'elle ne s'attardera pas trop sur son aspect physique.

En la regardant, son esprit s'égare au gré de son imagination débordante. Ses pensées l'emmènent ainsi auprès de Sophie. Il est assis à ses côtés, si différent et pourtant toujours le même. Ce jeune homme qu'il souhaite tant devenir n'est qu'illusion, mais qu'importe. En ce moment, au bord de l'eau, cette eau si chère à son cœur, Régis dévore sa bien-aimée des yeux. Soudain, sa peau frôle la sienne. Du bout des doigts, il effleure chaque centimètre de ses cheveux, chaque parcelle de sa nuque, de son dos. Ses baisers se font plus ardents. La jeune fille rit à mesure que l'illusion de Régis arpente sa peau si douce. D'un geste lent, il fait glisser les bretelles de son soutien-gorge avant de l'attirer ensuite dans l'eau. Régis rougit devant le spectacle que son esprit lui joue. Les caresses de Sophie se font plus assurées, plus audacieuses. L'euphorie le submerge, son cœur bat plus vite. L'exultation le possède, mais le cri d'un oiseau sort Régis de ses rêveries.

Tout se bouscule dans sa tête. C'est maintenant ou jamais. Cette situation dure depuis bien trop longtemps. Il transpire d'impatience, il s'agite. S'il ne le fait pas, il le regrettera toute sa vie. D'un bond, Régis se relève, se redresse, bombe le torse. Il sautille. L'excitation s'empare de son être et à mesure qu'il s'approche de la rivière, sa tension monte, il bouillonne de joie ou d'angoisse, il ne sait pas.

De galet en galet, il progresse jusqu'à l'autre rive. Le voici à quelques bonds de sa belle. Il s'approche encore, plus près. Il touche enfin du bout des doigts celle à laquelle il songe sans cesse. Sophie se retourne. La petite chose qui se trouve devant ses yeux la tétanise. Pourtant, ce n'est que Régis. Toutes ses craintes prennent forme quand la jeune fille pousse un cri apeuré et se lève brusquement. Elle recule, un pas, puis deux, jusqu'à… Trop tard. La voici dans l'eau, complètement trempée, sous le regard désabusé du pauvre Régis dont les yeux s'emplissent de larmes.

La demoiselle se relève d'un geste vif, attrape son sac de la main gauche et s'enfuit en courant, abandonnant le petit être sur le bord de la rivière. Il est là, dans l'eau, une fleur de nénuphar à la main. Il ne sait plus s'il doit pleurer ou se résigner mais une chose est sûre : il souffre. Au plus profond de son être, son cœur saigne.

Régis soupire. Ses espérances sont tombées à l'eau avec la jolie Sophie. Il tente de se ressaisir et ravale les larmes qui brûlent ses yeux globuleux. Il sait à présent que tout est terminé. Jamais il ne pourra déclarer sa flamme à sa chère et tendre, sa fuite vient de briser à jamais son rêve d'une autre vie. Cet amant qu'il souhaitait devenir n'est pas prêt de naître, hélas. Sophie a réduit cet espoir à néant. Au loin, il entend les joyeux coassements de la mare et il s'en va, le cœur lourd, rejoindre ses semblables.